

Cours sur la vérité et les sciences

Introduction : Ouverture sur la vérité et la fausseté.

Pour réfléchir sur la vérité, il faut déjà qu'il y ait de la vérité. Est-ce bien certain, pourquoi serait-on certain qu'il y ait de la vérité ? Ne pourrait-il pas n'y avoir que du faux ?

Ou à l'inverse, est-ce qu'on ne pourrait pas dire qu'il n'y a que du vrai, et donc que la fausseté n'existe pas ?

Pourquoi devrait-il y avoir de la vérité et de la fausseté ?

Pour comprendre pourquoi il est nécessaire qu'il y ait de la vérité et de la fausseté, il faut partir des **paradoxes de l'auto-référentialité**.

En logique, cela désigne les paradoxes dans lesquels on tombe dès lors qu'une phrase parle, non pas seulement, de réalités extérieures, mais parle aussi d'elle-même.

Par exemple : le menteur dit « je mens »

J'écris au tableau : « tout ce qui est écrit au tableau est faux »

« la phrase que vous lisez est fausse »

La phrase qui est dans le rectangle est fausse

On peut aussi le faire à deux phrases :

La phrase suivante est fausse. La phrase précédente est vraie.

La phrase devient à la fois vraie et fausse, vraie parce que fausse et fausse parce que vraie, ce qui est absurde.

En quoi cela nous éclaire pour savoir s'il doit nécessairement y avoir du vrai et du faux ?

Prenons ces deux phrases :

« tout est vrai » et « tout est faux ».

Si tout est vrai, alors la phrase « tout n'est pas vrai » est vraie, donc la phrase tout est vrai est fausse, donc tout n'est pas vrai donc il y a du faux.

Si tout est faux, alors la phrase « tout est faux » est fausse, donc tout n'est pas faux, donc il y a du vrai.

On voit que **la négation absolue de toute vérité ou de toute fausseté conduit à une contradiction logique absurde.**

La vérité comme la fausseté sont donc nécessaires. Il ne peut pas y avoir que du vrai ou que du faux, il doit y avoir les deux, ce qui signifie que vrai et faux n'existent que l'un avec l'autre, l'un par l'autre, dans leur opposition, et non de manière séparée.

Cela dit, il faut se demander ce que c'est que cette vérité et du même coup, ce que c'est que la fausseté.

I. Le problème de la définition de la vérité :

Nous cherchons ce qu'est la vérité. Nous cherchons donc **une définition**, capable de nous dire ce qu'elle est, de nous livrer son **essence**.

Pourtant, il y a là **un paradoxe**. Normalement, **lorsqu'on cherche la définition de quelque chose, lorsqu'on cherche à savoir ce qu'une chose est, c'est parce qu'on ne sait pas ce qu'elle est.**

Par exemple, si je demande ce qu'est **un cumulus**, c'est parce que je ne sais pas ce que c'est. Du même coup, si je regarde des nuages dans le ciel, je serais **incapable de reconnaître le nuage qui est du type cumulus puisque je ne sais pas ce qu'est un cumulus**. Et en apprenant la définition du cumulus, que je peux trouver dans le dictionnaire, je saurais ce qu'est un cumulus, et je saurais du même coup reconnaître un cumulus parmi les nuages que je vois dans le ciel.

Est-ce qu'on peut rechercher ce qu'est la vérité de la même façon qu'on peut rechercher ce qu'est un cumulus ? Non, il y a **un paradoxe : pour apprendre ce qu'est la vérité, il faut que je trouve la bonne définition. Mais la bonne définition d'une chose, c'est la définition qui est la vraie. Donc, pour apprendre ce qu'est la vérité à travers une définition, il faut que je puisse reconnaître que c'est la vraie définition, et je ne peux reconnaître la vérité de la définition que si je sais reconnaître la vérité, que si je sais ce que c'est que la vérité exactement comme pour reconnaître un cumulus, je dois savoir ce qu'est un cumulus.**

Donc, **pour apprendre ce que c'est que la vérité, je dois déjà savoir ce que c'est que la vérité.** Mais du coup, **si je sais déjà ce qu'est la vérité, à quoi bon chercher une définition ?** Elle ne peut rien m'apprendre puisque je sais déjà ce que c'est que la vérité.

Il donc un paradoxe dans la recherche de la vérité.

Descartes l'expose dans une lettre du 16 octobre 1639.

« On a bien des moyens pour examiner une balance avant que de s'en servir, mais on n'en aurait point pour apprendre ce que c'est que la vérité, si on ne la connaissait de nature. Car quelle raison aurions-nous de consentir à ce qui nous l'apprendrait, si nous ne savions qu'il fût vrai c'est-à-dire, si nous ne connaissions la vérité ? »

Descartes prend l'exemple d'une **balance** : c'est **un outil de mesure, qui nous permet de discerner le poids des choses, lesquelles sont plus lourdes que les autres**. La balance nous permet de faire cela, et on n'a pas besoin de savoir déjà mesurer le poids des choses : la balance est l'instrument qui nous permettra de le faire, mais **on n'a pas besoin, pour se servir de la balance, de mesurer le poids de la balance**. Donc, là il n'y a pas de paradoxe.

A première vue, **on pourrait croire que la vérité, c'est comme une balance : la connaissance de ce que c'est que la vérité est l'instrument qui me permet de discerner le vrai du faux**. Mais ici, il y a paradoxe, **car ce qui m'apprend ce que c'est que la vérité, je dois déterminer s'il dit vrai ou faux, donc déjà savoir ce que c'est que la vérité.**

Il faut dire que **nous savons déjà ce que c'est que la vérité, nous ne pouvons pas ne pas le savoir, et nous ne l'avons jamais appris**. C'est une connaissance **innée**.

Le problème, c'est que **si on a déjà la connaissance de la vérité, on sait déjà ce qu'elle est. Mais comment se fait-il alors qu'on ait tant de difficulté à dire ce qu'elle est ?**

Si on demande à quelqu'un dans la rue de donner une définition de la vérité, il aura du mal à dire quelque chose de satisfaisant.

Et pourtant, il nous semble bien qu'on sait ce qu'est la vérité puisqu'on arrive à distinguer le vrai du faux, même si on peut se tromper.

La vérité, c'est un peu comme le mot être : on sait déjà de quoi on parle, mais quand on cherche à la définir, on n'est bien embarrassé.

Etre : je ne peux le définir sans l'employer dans la définition. Définir, c'est dire, « c'est... ». Je ne peux définir l'être que si je ne sais pas ce qu'est l'être. Et pourtant, je sais ce que c'est, et je suis incapable de l'expliquer, car je ne fais que répéter le même mot : j'utilise le mot défini dans la définition. Pour la vérité, c'est pareil.

En fait, on peut lever en partie le paradoxe : **chercher une définition de la vérité pour lui demander de nous apprendre ce que c'est que la vérité, c'est paradoxal.** Mais on peut aussi demander moins que ça à la définition, être plus modeste dans nos exigences.

On constate qu'on sait déjà ce qu'est la vérité, mais qu'on n'arrive pas spontanément à dire ce que c'est. Donc, **ce qu'on doit demander à la définition de la vérité, ce n'est pas de nous apprendre ce qu'est la vérité, c'est d'éclaircir cette connaissance de la vérité que l'on a déjà.**

On a déjà cette connaissance, mais elle est **obscur**, c'est quelque chose d'**implicite**, de **toujours présupposé, toujours déjà là sans qu'on en prenne conscience.** Elle est toujours déjà là quand on parle par exemple, puisque parler, c'est toujours prétendre que ce qu'on dit est vrai, quand bien même on dirait quelque chose de faux.

Parler, ce peut être affirmer la phrase X, et c'est alors affirmer que X est vrai.

Nier X, c'est affirmer qu'il est vrai que X est faux.

Toute parole se déploie depuis cette compréhension de la vérité que l'on a naturellement.

On dit, c'est **une compréhension implicite.** Donc notre tâche, ce doit être **d'expliciter cette compréhension.** Cette compréhension est **obscur**, alors il faut l'éclairer.

On sait déjà ce que c'est que la vérité, mais inconsciemment, alors il faut qu'on **prenne conscience de cette connaissance pour pouvoir obtenir une définition claire de la vérité.**

Repère en acte/en puissance. Nous savons tous en puissance ce qu'est la vérité, il faut maintenant le savoir en acte.

Être **en puissance**, c'est quelque chose de **virtuel**, d'**implicite**, qui doit être **réalisé.**

Être **en acte**, c'est justement être **accompli**, être **achevé**, être **développé.**

(ex : un texte, il y a dedans en puissance tout ce que vous mettrez dans votre explication de texte. Expliquer, ça veut dire justement rendre explicite ce qui y est implicite, déplier ce qui est replié, actualiser, réaliser ce qui est seulement en puissance dans le texte)

A. Première approche de la vérité : la logique et la démonstration.

On peut, pour approcher l'essence de la vérité, **s'appuyer sur la logique.** La logique, c'est **une étude du logos.** Logos, c'est le mot grec qui signifie à la fois le discours et la raison. La logique, c'est l'étude du discours rationnel, l'étude des conditions pour qu'un discours puisse être tenu pour vrai. On doit pouvoir s'appuyer sur les lois de la logique, qui sont les lois de la vérité du discours, pour comprendre ce qu'est la vérité.

Aristote en est le fondateur.

Le **premier principe**, c'est le **principe d'identité**. $A = A$

Ce principe est toujours vrai, et le violer, c'est toujours dire quelques choses de faux.

Si je dis que les chiens ne sont pas des chiens, je tiens un discours nécessairement faux.

Un discours est vrai parce qu'il affirme l'identité de ce dont il parle. C'est la première loi logique de la vérité.

Le **second**, c'est le **principe de non-contradiction**. Il est formulé ainsi par Aristote dans sa *Métaphysique* : « Il est impossible que le même attribut appartienne et n'appartienne pas en même temps, au même sujet et sous le même rapport ».

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire que **pour qu'un discours soit vrai, il ne faut pas qu'il dise à la fois une chose et son contraire.**

Si je dis : « la fenêtre est ouverte et n'est pas ouverte, c'est-à-dire est fermée », mon discours est contradictoire, donc inévitablement faux. **Pour être vrai, mon discours ne doit pas être contradictoire, il doit être cohérent d'un point de vue logique.**

Aristote précise **trois conditions** > **en même temps, au même sujet, sous le même rapport.** **Ca veut dire que si les sujets sont différents, on peut dire que le même attribut appartient et n'appartient pas sans se contredire** : je peux dire, la fenêtre de gauche est ouverte et la fenêtre de droite est fermée, il n'y a pas de contradiction.

Pas en même temps, ca veut dire qu'on peut dire que le même attribut appartient et n'appartient pas au même sujet, seulement si c'est dans des temps différents : on peut dire « d'abord, la fenêtre n'était pas ouverte, maintenant elle est ouverte », mais on ne peut pas dire « maintenant, la fenêtre est à fois ouverte et pas ouverte ».

Pas sous le même rapport : ca veut dire qu'on peut dire que le même attribut appartient et n'appartient pas au même sujet dans le même temps, mais à condition que **ce soit sous des rapports différents**. Par exemple, d'un pantalon dont la jambe droite serait verte et la jambe gauche serait rouge, je pourrais dire : « maintenant, ce pantalon est à la fois rouge et pas rouge ». Il n'y a pas de contradiction si je précise qu'il n'est pas rouge et non-rouge sous le même rapport. Relativement à la jambe gauche il est rouge, et relativement à la jambe droite, il n'est pas rouge. Ce n'est pas sous le même rapport, donc il n'y a pas de contradiction. Par contre, il y aura contradiction si je dis que la jambe droite est à la fois rouge et pas rouge.

Ce principe de non-contradiction, qu'on peut aussi appeler le principe de la cohérence, il dit en définitive que je ne peux dire une chose et son contraire.

Dire quelque chose, c'est formuler un jugement, par lequel on met en rapport un sujet S et un prédicat P

Je ne peux pas dire : « S est P » et « S est non-P ».

Ou si on préfère, pour une proposition p, je ne peux pas dire à la fois p et non-p.

Le principe de non-contradiction, on peut le formuler comme suit : non-(p et non-p).

Enfin, le **troisième principe logique qui est une loi de la vérité pour tout discours, c'est le principe du tiers-exclu**. Aristote le formule comme suit : « il n'est pas possible, non plus, qu'il y ait un intermédiaire entre des énoncés contradictoires, mais il faut nécessairement ou affirmer, ou nier un prédicat quelconque d'un sujet. »

Cela veut dire qu'**entre deux énoncés contradictoire, c'est-à-dire deux énoncés qui se contredisent, il n'y a pas d'intermédiaire, et on doit forcément en affirmer une et nier l'autre, mais on ne peut pas les affirmer toutes les deux ni les nier toutes les deux.**

Par exemple, soit c'est « la fenêtre est ouverte », soit c'est « la fenêtre est pas ouverte ». C'est soit l'un soit l'autre, soit la première phrase, soit la seconde, mais il n'y en pas de troisième possible, le tiers est exclu. Je ne pourrais pas les affirmer ensemble ou les nier ensemble. **Si l'une est vraie, l'autre est fausse, si l'une est fausse l'autre est vraie, mais elles ne seront pas vraies ensemble ou fausses ensemble. C'est la dernière loi pour que le discours soit vrai.**

Avec ces trois principes, on tient les règles de la vérité du jugement : le jugement, pour être vrai, doit être cohérent, il doit être logiquement valide.

Seulement, le discours vrai, ce n'est pas seulement un jugement isolé. Quand on parle on peut enchaîner des jugements : enchaîner des jugements, c'est ce qu'on appelle raisonner, produire **un raisonnement**. C'est aussi ce qu'on appelle une **démonstration**.

Le raisonnement enchaîne plusieurs jugements pour en tirer une conclusion : il démontre la conclusion, il la déduit logiquement des premiers jugements. Le but de cette opération, c'est de partir de jugements vrais que l'on connaît déjà, pour en conclure un nouveau jugement vrai qu'on ne connaissait pas. Reasonner, cela permet de connaître, d'élargir notre connaissance grâce à la démonstration.

Cela, Aristote l'appelle un **sylogisme**. Un **sylogisme**, c'est un raisonnement en trois jugements.

Par exemple : Tous les oiseaux sont des mammifères
Or, tous les moineaux sont des oiseaux
Donc, tous les moineaux sont des mammifères.

Les deux premières propositions, Aristote les appelle les **prémises**. La dernière c'est la **conclusion**. La conclusion, c'est **ce dont on démontre la vérité à partir de la vérité des prémisses**. Dans un raisonnement comme celui-ci, **il suffit que les prémisses soient vraies pour qu'on puisse affirmer avec certitude la vérité de la conclusion**.

D'où la définition qu'Aristote donne du syllogisme dans ses *Premiers analytiques* : « Le syllogisme est un discours par lequel, certaines choses étant posées, quelque chose d'autre en résulte nécessairement du seul fait de ces données ».

Simplement, **il ne suffit pas de faire se succéder les jugements pour que cela fasse un raisonnement. Là aussi la logique établit les lois de la vérité**. Il y a de vrais raisonnements, qui partent du vrai pour conclure du vrai, mais il y a aussi de faux raisonnements, tout comme il y a des jugements contradictoires.

Par exemple :

Tous les chiens ont des poils
Or, cet homme a des poils
Donc, cet homme est un chien.

Avec ces deux prémisses, on ne peut rien conclure. Le raisonnement est faux.

Ou alors : Quelques corbeaux sont noirs
 Ce corbeau est noir
 Donc tous les corbeaux sont noirs.

On ne peut pas conclure l'universel à partir du particulier et du singulier.

Il y a donc des modes de raisonnements, des formes qui doivent être respectées et qui constituent autant de lois de la vérité.

Pour établir ces lois, **la logique fait abstraction du contenu des propositions.**

Elle ne dit pas : « la feuille est verte », elle s'intéresse à la forme pure du jugement : S est P
Elle étudie les lois de « Aucun S n'est P » (e), « Tout S est P » (a), « quelques S sont P » (i)
et « Quelques S ne sont pas P » (o), afin que ce soit cohérent.

Pour le raisonnement, la logique le formalise aussi, elle dégage **des formes pures de raisonnements qui soient conclusifs, c'est-à-dire où on puisse avec vérité tirer la conclusion des prémisses.** Par exemple, elle étudiera le premier syllogisme en faisant abstraction des moineaux, des oiseaux et des mammifères. Ce intéresse la zoologie, mais ça n'intéresse pas la logique quand elle cherche à connaître la vérité.

➤ Formel/matériel, abstrait/concret.

Elle fait abstraction du contenu : le moineau, l'oiseau, le mammifère, ce sont des réalités concrètes : on en fait abstraction : S, P, ce sont des abstractions.

On vide les propositions de leur matière, leur contenu : on garde seulement la forme. La logique, c'est donc une science formelle.

Elle va donc noter ça :

Tous les A sont B
Or, tous les B sont C
Donc, tous les A sont C

C'est le syllogisme en *Barbara*.

Darii :

Tous les A sont B
Or, quelques A sont C
Donc, quelques B sont C

Elle dégage les formes que doivent prendre les raisonnements pour être vraiment conclusifs, comme les trois lois qu'on a dégagées disent la forme qu'un jugement doit avoir pour être vrai.

Donc, la logique dégage la forme de la vérité. Elle dégage des lois, et tant qu'on les respecte, on est dans le vrai. Voilà le résultat auquel aboutit la recherche logique de la vérité : **la vérité, c'est la cohérence logique, c'est la validité logique.** C'est là la première définition de la vérité auquel on aboutit. **La vérité, c'est une forme cohérente, logiquement valide.**

Le problème, c'est est-ce que cette définition de la vérité, qui fonctionne en logique, peut aussi fonctionner pour les autres domaines de notre connaissance ?

Une connaissance, c'est une connaissance de la vérité, par définition. **Connaître, c'est connaître le vrai : si notre connaissance est fautive, alors c'est faux de dire que c'est une connaissance**, puisqu'en vérité on ne connaît pas. Connaître le vrai, c'est un pléonasme, un peu comme monter en haut. Et connaître le faux, c'est contradictoire : la connaissance du faux est une fautive connaissance. C'est ce qui distingue le savoir et la croyance, l'opinion : le savoir est vrai, alors que la croyance, l'opinion, peuvent être vrai ou faux. Je peux croire que 1 et 1 font deux ou croire que 1 et 1 font autre chose, mais je ne peux pas dire que je sais que 1 et 1 font trois.

Mais **la connaissance ne se réduit pas à la logique** : il y a les mathématiques, la physique, la biologie, et toutes les sciences humaines, et puis toutes nos connaissances qui ne sont pas scientifiques.

Est-ce que ce que nous apprend la logique à propos de la vérité fonctionne aussi pour eux ?

Prenons **les mathématiques** : la notion de vérité qui y a court est-elle la même que la vérité logique d'un jugement ou d'un raisonnement, à savoir la cohérence de sa forme, le respect des lois de la logique ?

On distingue deux parties des mathématiques :

L'arithmétique, qui étudie les nombres et la manière dont on les enchaîne dans des calculs.

La géométrie, qui étudie les figures et leurs propriétés en dégageant des théorèmes.

Les mathématiques fonctionnent comme la logique : arithmétique ou géométrie, les mathématiques consistent à démontrer, à produire des raisonnements qui enchaînent des étapes selon des règles précises à respecter pour que le raisonnement mathématique soit valide, correct. Si le raisonnement mathématique respecte les règles des mathématiques, donc est cohérent, on aboutit à la vérité. S'il y a erreur dans le calcul, dans le raisonnement, c'est que le raisonnement n'est pas cohérent, que les règles n'ont pas été respectées.

Ex : la résolution d'une équation du premier degré à une seule inconnue.

$$2X/3 = 12$$

$$2X = 3 \times 12$$

$$X = (3 \times 12)/2 = 18$$

Il s'agit d'un raisonnement, qui enchaîne des propositions mathématiques en suivant des règles.

De même que la logique dégage les règles du vrai raisonnement, **l'arithmétique dégage les règles du calcul** et pour autant qu'on les respecte, on est certain d'être dans le vrai.

La vérité mathématique, c'est la même vérité qu'en logique > c'est vrai, si cela respecte les règles, donc si c'est cohérent, si c'est valide. L'erreur en mathématique, c'est l'incohérence, le fait de ne pas respecter les règles.

Par exemple : $7 + 5 = 13$ c'est dire $12 = 13$ ce qui est absurde. Car la règle évidente, c'est $12 = 12$, $13 = 13$. (principe d'identité valable ici aussi)

La géométrie, elle étudie les figures et leurs propriétés. Là aussi, elle dégage des règles : ce sont les théorèmes de géométrie. Pour autant qu'on respecte les théorèmes qui disent à quelle propriété obéissent les figures, on est certain d'être dans le vrai.

Pourquoi cette vérité fonctionne en mathématique ? Parce que **de la même façon que la logique formalise les jugements et les raisonnements, les mathématiques formalisent**

aussi : elles étudient, non pas une courgette et trois tomates, mais $X + 3Y$. **Elle étudie la forme un, la forme trois et leurs rapports, et non un ceci ou trois cela.** Les nombres ce sont des idéalités, pas des réalités, ce sont des abstractions, pas des choses concrètes. De même, **la géométrie elle n'étudie pas la figure qui est au tableau, elle étudie une forme pure, les figures de droite, de triangle, de carré, de cube, qu'on ne trouve jamais dans la nature.** Elle n'étudie pas des figures réelles, mais **de pures formes, abstraites, idéales.** Un point, une droite, un triangle, un carré, ça n'existe pas dans la nature, et ça n'existe pas plus au tableau, car cela n'a aucune épaisseur alors que toute chose matérielle dans la nature a nécessairement une épaisseur. Un point, c'est un objet de pensée, une idée, pas une réalité. On peut le penser, on ne peut pas voir un point. Un point est invisible, au sens strict. Ça signifie que les mathématiques n'ont aucun rapport avec la réalité, elles ne parlent pas de la réalité. Elle fait abstraction de la réalité. Si l'univers disparaissait ou même s'il n'était jamais apparu, qu'est-ce que cela changerait à la vérité de $1+1=2$ ou d'un théorème de géométrie ? Absolument rien. Les mathématiques n'ont donc pas de rapport avec la réalité. C'est une science idéale, abstraite, formelle. C'est la même chose pour la logique : un raisonnement en barbara, ça n'a pas d'existence dans le monde physique. C'est cette proximité dans la nature de ces deux sciences qui fait qu'on trouve la même conception de la vérité.

Montrons comment procède la géométrie pour établir ses théorèmes afin de montrer cette proximité.

> cf. démonstration du fait que la somme des angles du triangle est égale à deux droits. Au lieu d'enchaîner des jugements comme en logique, ou des chiffres et nombre dans un calcul, comme en arithmétique, elle va partir de définitions, de principes, puis à la démonstration d'un théorème.

Comment fonctionne une démonstration ?

On peut ici aborder un des repères du programme : la distinction principe/conséquence. Principe, ça vient du grec *archè*, qui signifie ce qui commence et ce qui commande. (cf. anarchie, monarchie, etc.). Un principe, c'est donc ce dont on part pour démontrer quelque chose, le point de départ de la démonstration

La conséquence, c'est le point d'arrivée : c'est ce que l'on déduit des principes, la conclusion qu'on tire des principes.

On peut donc donner cette définition de la démonstration : la démonstration, c'est tirer les conséquences des principes.

Par exemple, dans le cas de la logique, on part de principes que sont les prémisses et on en tire pour conséquence la conclusion. **Dans le syllogisme, les principes sont les prémisses, et la conclusion est ce qui est démontré, c'est la conséquence.**

Même chose en géométrie : son grand fondateur est le mathématicien grec Euclide, d'Alexandrie, auteur des *Eléments*. Il démontre des théorèmes.

La méthode consiste à partir de principes pour démontrer des théorèmes. Les principes sont de deux sortes : des définitions et des axiomes.

Les définitions disent de quoi on parle. Les axiomes posent des propriétés à partir desquelles on va pouvoir démontrer les théorèmes.

Définitions : triangle, angle, parallèles.

Axiomes : égalité des angles.

Théorème : la somme des angles du triangle est égale à deux angles droits.

Comme en logique, le raisonnement est vrai s'il est cohérent, ici aussi. Le théorème est vrai si le raisonnement qui le démontre est cohérent avec les principes dont on est parti. La vérité signifie la cohérence formelle des raisonnements, le fait que la conclusion soit cohérente avec les principes.

Problème à poser : on part de principes pour démontrer des théorèmes. Le théorème est vrai si les principes sont vrais, mais comment le savons-nous ?

Il faudrait démontrer que le principe est vrai pour savoir qu'il est vrai.

Idéalement, il faudrait pouvoir tout démontrer, car l'intérêt de la démonstration est de produire de la certitude. Ce qui est démontré est certain, ce n'est plus seulement une opinion, une croyance, qui reste douteuse même si elle est vraie.

Pascal, dans *L'esprit géométrique*, affirme qu'il faudrait idéalement pouvoir tout démontrer. Conformément à la distinction entre les définitions et les axiomes, il faudrait pouvoir définir tous les termes qu'on emploie et démontrer tous les axiomes. Du coup, toute vérité serait certaine.

Ca n'est pas valable seulement en géométrie, c'est la même chose en logique. La conclusion est certaine si les prémisses sont vraies. Mais comment être certain qu'elles sont vraies ? Il faudrait pouvoir les démontrer, c'est-à-dire les conclure à partir d'autres prémisses.

Le problème apparaît alors de manière assez évidente : il y a une impossibilité logique dans le projet de tout démontrer, on tombe dans une régression à l'infini.

Les principes sont ce à partir de quoi on démontre quelque chose. Donc si on les démontre, à partir de quoi va-t-on les démontrer ? A partir d'autres principes, d'autres axiomes en géométrie, d'autres prémisses d'un syllogisme. Mais alors on retombe sur le même problème : les prémisses des prémisses, les principes pour démontrer les principes, on n'est certain que nos principes sont vrais que si les principes des principes sont vrais. Mais comment le savons-nous ? Il faudrait les démontrer. Mais comment faire ? A partir de principes plus fondamentaux encore, d'autres prémisses. On régresse alors de principe en principe sans jamais trouver le premier principe, ultime.

Et alors, si on ne connaît pas la vérité des principes, alors la vérité des conclusions qu'on démontre à partir d'eux est douteuse. Du coup, rien n'est vraiment démontré. La vérité des conclusions n'est pas démontrée puisqu'on ne connaît pas la vérité des principes.

Que faut-il en conclure ? Qu'il y a des premiers principes indémontrables. Si au sens strict, le principe est ce à partir de quoi on démontre, alors il n'est jamais démontré mais il n'a pas à l'être, il est indémontrable.

Les principes sont indémontrables. Tout n'est pas démontrable. On ne peut pas tout démontrer.

Pour qu'il y ait des démonstrations, pour qu'il y ait du démontrable, il faut nécessairement qu'il y ait de l'indémontrable.

C'est l'indémontrable qui rend possible de démontrer le démontrable.

C'est ce qu'explique Pascal dans le long extrait que je vous ai donné. Tout prouver serait beau mais impossible car on tomberait dans la régression à l'infini.

On doit donc nécessairement arriver à des principes indémontrables, ou alors aucune démonstration n'est possible : il y a des principes si clairs qu'on n'en trouve pas des plus simples pour pouvoir les démontrer.

Le véritable ordre, dit Pascal, n'est pas de tout démontrer, ni de ne rien démontrer. Le premier est une régression à l'infini qui en fait revient au même que ne rien démontrer, et alors on n'a aucune certitude de la vérité d'une proposition.

Pascal dit qu'il faut se tenir dans le milieu entre tout démontrer et ne rien démontrer.

Il y a des propositions primitives qui n'ont pas besoin d'être démontrées, qui sont indémontrables, et d'autres qui ont besoin d'être démontrées à partir des indémontrables.

Le problème est alors le suivant : comment connaît-on les vérités des principes puisqu'on ne peut les démontrer ? La vérité de la conclusion, des conséquences, on la tire de la vérité des principes. Mais les principes ? On sait qu'ils sont vrais en toute certitude sans les avoir démontrés. C'est ce que dit Pascal quand il explique que ces premiers principes sont évidents, sont parfaitement clairs, sont connus de tous les hommes par la lumière naturelle. Ça veut dire que les premières définitions et les premiers axiomes sont des connaissances innées, des connaissances que l'on a par nature.

Ça veut dire qu'il y a deux manières de connaître une vérité : par démonstration, c'est-à-dire de manière *discursive*, et sans démonstration, c'est-à-dire de manière *intuitive*.

On démontre à partir de ce qui n'est pas démontrable, qui ne peut être su qu'*intuitivement*.

Cf. le repère Intuitif/discursif.

Intuitif : qui procède d'une intuition. *Intuitio*, en latin c'est la vision. Ça désigne une vision intellectuelle. Pas une vision mystique, ni une hallucination comme le fait d'avoir des visions. C'est le fait que notre esprit voit des choses, comme lorsque quelqu'un nous parle et qu'on dit, « je vois ce que tu veux dire ». Connaissance *immédiate* de la vérité, sans démonstration.

Discursif : *discursus* en latin (*excursus*, c'est sortir du chemin), c'est un cheminement, c'est le cheminement de la démonstration qui procède étape par étape. Donc, connaissance *médiate* de la vérité. Connaissance par la médiation, l'intermédiaire qu'est la démonstration.

Les principes, on en saisit la vérité intuitivement, on voit que c'est vrai. C'est le cas pour les deux axiomes qu'on a posés pour démontrer le théorème de géométrie. Vous voyez que c'est vrai, mais pas avec vos yeux, car vos yeux ne voient qu'un angle, alors que ce que voit votre esprit, c'est que c'est vrai pour tous les angles, et que du coup, le théorème est vrai pour tous les triangles.

C'est le cas pour les trois principes de la logique qu'on avait étudiés.

$A=A$, non(p et non-p), (p ou non-p), c'est parfaitement indémontrable, mais on sait en toute certitude que c'est vrai.

Cette distinction entre connaissance intuitive et connaissance discursive, elle est implicite dans le texte de Pascal, elle est développée dans celui de Descartes.

Il distingue l'intuition de la déduction, ce qui revient au même.

Déduction, c'est la démonstration : tout ce qui conclut nécessairement d'autres choses connues avec certitude même si elles ne sont pas évidentes, c'est-à-dire qu'on ne voit pas qu'elles sont vraies. Evidence, c'est ce qui se voit (*video* : je vois)

$1=1$, c'est évident. $1+1=2$ aussi, vous voyez que c'est vrai. Vous pouvez avoir une puissance d'intuition différente si vous êtes un grand mathématicien ou un enfant de cinq ans, mais vous ne pouvez pas voir par intuition si c'est une opération extrêmement compliquée. Même chose en géométrie, le fait que la somme des angles fasse deux droits, ça ne se voit pas.

Il distingue intuition et déduction par le critère qu'on a donné : dans l'intuition, c'est immédiat, pas de mouvement ni de succession. Alors que la déduction, c'est une connaissance médiante, qui suppose une succession d'étapes dans le raisonnement pour aboutir à la conclusion.

Il nous dit que l'intuition c'est l'évidence actuelle : ça se voit.

Pas pour la déduction. A partir des principes évidents, on va déduire les propositions qui ne sont pas évidentes, mais la certitude repose ici sur la mémoire, à savoir que je retiens dans ma mémoire chaque étape de la démonstration : c'est ayant en mémoire les étapes précédentes, ayant en mémoire les prémisses du syllogisme, par exemple, que je peux être certain de la vérité de la conclusion.

Cette distinction entre intuition et déduction correspond aussi à ce qu'on avait vu chez Pascal entre le cœur et la raison. Cf. L 110 > le cœur sent la vérité des premiers principes, et la raison démontre ensuite à partir de cette connaissance.

Dans *l'esprit géométrique*, Pascal nous dit qu'il y a des mots évidents, dont on connaît le sens par nature, ce sont des idées innées : être, vérité, etc...

Ce sont des mots qu'on n'aura pas à définir et à partir desquelles on va définir les autres.

De la même façon, les principes ou axiomes sont saisis intuitivement, ce qu'il appelle ici « des choses claires et constantes par la lumière naturelle ». C'est une lumière spirituelle, intellectuelle, pas celle qu'on voit avec nos yeux bien sûr.

Ce sont des « choses claires et entendues de tous les hommes », ça veut dire des connaissances innées, même si on n'en n'a pas forcément conscience : le principe d'identité, vous l'avez toujours su par intuition avant même que je vous en parle.

Il donne pour exemples : « on peut toujours concevoir un mouvement plus rapide ou plus lent à l'infini », « on peut toujours concevoir à l'infini un nombre plus grand ou plus petit », « on peut concevoir toujours un espace plus grand ou plus petit à l'infini », « on peut toujours concevoir un temps plus long ou plus bref à l'infini ».

On ne peut pas douter que ce soit vrai et pourtant c'est indémontrable : ce sont des vérités intuitives.

On voit ici que ne pas les démontrer n'est pas un défaut, c'est au contraire un signe de perfection : si on ne peut les démontrer, ce n'est pas une impuissance de notre esprit, c'est le signe que c'est indémontrable car ça n'a pas à être démontré, c'est évident de soi-même, c'est parfaitement clair. « une extrême clarté naturelle qui convainc la raison plus que le discours », ça veut dire que l'intuition fait qu'on est convaincu que c'est vrai immédiatement, sans avoir besoin de la démonstration (discours = discursif).

Il n'y a donc rien de plus certain et de plus vrai que les premiers principes.

Le problème, c'est qu'il n'est pas certain qu'on puisse résoudre le problème comme cela. Cela marche si en effet, les principes, les axiomes, sont évidents. Dans ce cas là, il n'y a qu'une seule géométrie démontrée à partir de ces axiomes.

Le problème, c'est que ce n'est plus vrai depuis le milieu du 19^{ème} siècle. On a découvert que la géométrie établie à partir des principes posés par Euclide n'est qu'une géométrie parmi d'autres.

Euclide pose un ensemble de principes premiers qui ne sont donc pas démontrés. Le cinquième postulat dit que par un point extérieur à une droite ne peut passer qu'une seule parallèle à cette droite.

Cf. fiche sur la géométrie de Lobatchevski.

Voulant démontrer par l'absurde le cinquième postulat, il découvre qu'il ne tombe pas du tout sur quelque chose d'absurde, mais sur une autre géométrie. Espace à courbure négative.

Même chose pour Riemann. Espace à courbure positive.

Géométrie essentielle pour penser la courbure de l'espace-temps en relativité générale, et pour penser une courbure extrême comme celle des trous noirs.

Il ne faut pas donc croire que la géométrie de l'espace euclidien, espace plat, est la vraie géométrie et que les autres sont fausses. Aucune géométrie n'est la vraie ni n'est plus vraie qu'une autre.

Du coup, les théorèmes déduits d'axiomes de départ différents seront différents.

C'est cohérent, comme théorème, à partir des définitions et des axiomes qu'on a donnés.

Mais si on en donne d'autres, on trouvera d'autres théorèmes. Ça donne d'autres géométries, les géométries non-euclidiennes : Lobatchevski (inférieur à deux angles droits) ou Riemann (supérieur à deux angles droits). Avec d'autres théorèmes, qui sont cohérents avec leurs axiomes de départ, qui ne sont pas les mêmes qu'Euclide.

Donc, la vérité du théorème est-elle une certitude ? Pas dans l'absolu ! Les vérités des sciences formelles ne sont pas des vérités absolues, ce sont des vérités relatives aux axiomes de départ, qui ne sont pas des certitudes dont on aurait l'intuition.

Ca vaut tout autant pour l'arithmétique : avec d'autres règles, on peut produire des calculs différents.

En logique, avec des principes différents, on peut produire d'autres logiques.

Au XX^{ème} siècle, on a remis en cause le principe du tiers exclu, par exemple, pour élaborer d'autres logiques. On remet en cause la bivalence : deux valeurs qui sont vrai ou faux.

On peut élaborer une logique à trois valeurs : vrai, faux, indéterminé.

Ou alors, on a élaboré une logique modale : possible, impossible, nécessaire, contingent. On a alors une logique à quatre valeurs.

Le principe du tiers exclu n'est donc pas une certitude intuitionnée, c'est un axiome de départ parmi d'autres.

Logique et mathématiques donnent la même définition de la vérité car elles sont toutes les deux des sciences formelles, qui font abstraction de la réalité. Du coup, elles donnent une **définition formelle de la vérité : la vérité, c'est la cohérence d'une proposition, d'un théorème, d'un raisonnement, d'un calcul, c'est la validité** relativement aux principes de départ.

Simplement, est-ce qu'on peut se contenter de cette définition de la vérité lorsqu'il y a des sciences de la nature, des sciences humaines, ou même lorsque nous parlons au quotidien, et que nous prétendons dire la vérité ?

Prenons la phrase : « Toutes les araignées sont des mammifères ».

Cette phrase est fautive. Pourtant, **elle ne viole aucune des trois règles logiques de la vérité**. Est-ce que ça veut dire pour autant que dans ce domaine, quand on parle de physique, de biologie, de sciences humaines, ou bien quand on bavarde au quotidien, on peut violer les trois règles logiques du vrai et dire la vérité ?

Non. Si je dis « les araignées ne sont pas des araignées », je viole le principe d'identité, je dis le faux.

Si je dis, « les araignées sont des mammifères et en même temps elles ne sont pas des mammifères », c'est faux, je viole le principe de contradiction.

On voit donc que **la vérité en son sens logique, elle dit bien quelque chose de la vérité des propositions qui portent sur le réel**. Il faut, **pour dire la vérité, respecter ces règles**. Ce sont des **conditions sine qua non, des conditions nécessaires**. Mais on voit aussi que ces conditions ne sont pas suffisantes dès qu'on sort de la logique et des mathématiques pour parler du réel.

« Toutes les araignées sont des mammifères » **respecte les règles logiques et pourtant elle est fautive**.

Qu'en est-il des **raisonnements** ? Dès lors qu'on n'en reste pas, comme la logique et les mathématiques, à des formes de raisonnements, et qu'on remplit les propositions avec un contenu réel, **est-ce que la cohérence logique suffit à atteindre le vrai** ? Est-ce qu'il suffit que le raisonnement soit cohérent, valide, pour qu'on soit dans le vrai ?

En fait, le résultat est pire encore que pour le jugement.

On avait vu qu'une des formes du vrai raisonnement, c'est :

Tous les A sont B

Or, tous les B sont C

Donc, tous les A sont C

Si on les remplit comme suit, ça donne :

Tous les tigres sont des hommes

Or, tous les hommes sont des oiseaux

Donc, tous les tigres sont des oiseaux.

Le raisonnement est cohérent, il est valide, il respecte les lois de la logique, la déduction est bonne. Mais les trois jugements qui composent ce raisonnement sont faux. On se trouve dans la même situation que pour le jugement « Toutes les araignées sont des mammifères ». **On a respecté les règles logiques de la vérité, et pourtant c'est faux**.

Pourquoi est-ce que la situation est pire encore que pour le jugement ? Parce **qu'avec le jugement, on est au moins certain que si on viole les principes de la logique, on est dans le faux, et que si on les respecte on est soit dans le faux soit dans le vrai**.

Ici, ce n'est même pas le cas. **Si on respecte les règles du raisonnement, on peut être dans le faux, mais si on les viole on peut tout à fait être dans le vrai**.

Ex : Tous les hommes sont des mammifères.

Or, tous les hommes sont mortels.

Donc, tous les mammifères sont mortels

Le raisonnement n'est pas conclusif. On n'a pas le droit de conclure que les mammifères sont tous mortels du seul fait que tous les hommes sont mortels.

Et **pourtant, c'est vrai que tous les mammifères sont mortels.** Les trois jugements sont vrais, on ne sort jamais de la vérité, et pourtant on viole les règles du raisonnement cohérent, valide.

Pour le jugement, il fallait dire, la cohérence est une condition nécessaire mais pas suffisante de la vérité. **Pour le raisonnement, il faut aller jusqu'à dire que la cohérence n'est ni une condition nécessaire, ni une condition suffisante de la vérité.**

On parvient maintenant à différencier la vérité de la cohérence logique, de la validité. Donc, **la définition de la vérité par la cohérence logique, par la validité, n'est pas suffisante, il faut la dépasser pour trouver une nouvelle définition.**

Cette première définition, c'est la cohérence, la validité logique du point de vue de la forme. C'est là la définition de **la vérité formelle**, qui est valable dans **les sciences formelles**. Dès qu'on en sort, il faut plus que cette vérité. Il faut chercher **la vérité matérielle**.

B. La vérité matérielle.

a. la vérité comme être.

Qu'est-ce que l'on doit entendre par « **vérité matérielle** » ? Ce n'est pas nécessairement une vérité qui porte sur la matière au sens physique du terme.

On parle ici de **matière au sens de contenu, de fond qui s'oppose à ce qui n'est qu'une forme vide.**

La vérité de la logique et des mathématiques est cette forme vide. Mais lorsque nous parlons du réel, le contenu de nos paroles vient remplir ces formes et **c'est ce contenu qui doit être vrai ou faux, par une qualité qui lui est propre, et que la forme ne peut pas assurer par elle seule : la forme logique cohérente des jugements et des raisonnements ne suffit pas pour atteindre la vérité.**

Pour approcher ce que ça peut être que cette vérité qui parle du réel et qui ne se contente pas d'être une forme pure idéale, **il faut se demander ce que c'est que le réel.**

Quand on dit d'une chose qu'elle est réelle, ça veut dire qu'elle existe, qu'elle est.

Quand on dit que quelque chose n'est pas réel, ça veut dire que la chose n'existe pas, qu'elle n'est pas.

Être réel, c'est être.

Donc si la vérité prétend porter sur le réel, il faut se demander quel rapport elle a avec l'être.

Une première manière d'éclairer ce rapport, c'est de remarquer que **quand on parle, on prétend toujours implicitement dire le vrai.**

Dire : « le tableau est noir », c'est dire « il est vrai que le tableau est noir »

Ca vaut autant pour le menteur. S'il ment c'est précisément qu'il prétend dire le vrai alors qu'en fait il dit le faux.

Mais de la même façon, on peut remarquer que **parler, c'est toujours prétendre dire ce qui est, dire l'être.** C'est bien pour cela qu'on utilise le verbe être quand on parle : « Le tableau est noir ».

Pour dire quelque chose, on utilise le verbe être par lequel on attribut un prédicat à un sujet. Et toutes les propositions où cette structure n'apparaît pas immédiatement, on peut toujours la faire apparaître. Ex : « j'ai trois bonbons » > « je suis possesseur de trois bonbons ».

Qu'est-ce qu'on dit quand on dit *est* ? Qu'est-ce que ça veut dire, ici, être ?
Eh bien cela renvoie à la vérité. **La vérité, c'est le sens de l'être.**

C'est ce qu'affirme **Aristote** dans un passage de la *Métaphysique* :
« Être et est signifie encore qu'une proposition est vraie, n'être pas qu'elle n'est pas vraie, mais fausse, aussi bien pour l'affirmation que pour la négation. Par exemple « Socrate est musicien » signifie que cela est vrai, et « Socrate est non-blanc » signifie que cela aussi est vrai. Mais « la diagonale du carré n'est pas commensurable avec le côté » signifie qu'il est faux de la dire. »

Parler, c'est identiquement dire l'être et la vérité.

Donc, si on veut définir la vérité, on peut la définir par l'être. De même, on peut définir l'être par la vérité.

L'être, c'est le vrai. Le non-être, c'est le faux.

Être et vérité sont des termes équivalents, non-être et fausseté aussi.

A la question, **qu'est-ce que la vérité ? Saint Augustin donne cette réponse dans ses *Soliloques* : « Est vrai, ce qui est ».**

De la même façon, il faut dire, **est faux ce qui n'est pas.**

Et on peut retourner la définition : **Est, ce qui est vrai, n'est pas, ce qui est faux.**

Être et vérité sont des termes que l'on peut remplacer l'un par l'autre.

Dire la vérité, c'est donc dire l'être, dire ce qui est. Mais il faut aller plus loin et se demander, **qu'est-ce qu'on dit quand on dit l'être ?** Alors, on approfondira notre compréhension de la vérité.

b. La vérité comme adéquation.

Pour comprendre ce qui se passe quand on dit la vérité, c'est-à-dire l'être, ou la fausseté, c'est-à-dire le non-être, lisons ce qu'en dit Aristote dans cet autre extrait de la *Métaphysique* :

« La vérité ou la fausseté des choses dépend, du côté des objets, de leur union ou de leur séparation. Par conséquent, être dans le vrai, c'est penser que ce qui est séparé est séparé, et que ce qui est uni est uni ; être dans le faux, c'est penser contrairement à la nature des objets. Quand donc y a-t-il ou n'y a-t-il pas ce qu'on appelle vrai ou faux ? Il faut, en effet, considérer la signification de ces termes. Ce n'est pas parce que nous pensons d'une manière vraie que tu es blanc, que tu es blanc, mais c'est parce que tu es blanc, qu'en disant que tu l'es, nous disons la vérité. »

Que veut dire ce texte ?

Il décrit la vérité et la fausseté en termes **d'union** et de **séparation**.

Pour comprendre cela, il faut repartir de ce que c'est qu'une affirmation ou une négation.

L'affirmation ou la négation mettent en rapport un sujet et un prédicat.

L'affirmation dit S est P : ex : le tableau est noir.

La négation dit S n'est pas P : ex : le tableau n'est pas rouge.

L'affirmation unit le prédicat au sujet puisqu'elle affirme ce prédicat de ce sujet. Elle dit que le tableau est noir, donc elle unit au tableau le fait d'être noir.

La négation sépare le prédicat du sujet, puisqu'elle nie ce prédicat de ce sujet. Elle dit que le tableau n'est pas rouge, donc elle sépare du tableau le fait d'être rouge.

C'est cette union et cette séparation qu'Aristote a ici en vue pour décrire la vérité et la fausseté.

Simplement, nous dit Aristote, **la vérité et la fausseté, elle ne dépend pas seulement de l'union ou de la séparation que nous accomplissons nous même en affirmant ou en niant.** Elle dépend aussi **d'une union ou d'une séparation dans les choses mêmes**, ou comme il écrit « du côté des objets ».

Dans les choses, c'est-à-dire dans la réalité, dans l'être, certaines choses sont unies et d'autres sont séparées. Par exemple, le noir est uni au tableau. Il n'y a pas le tableau ici et le noir à côté, séparé de lui. Il y a le noir qui est le noir du tableau, et le tableau qui est le tableau noir : tableau et noir sont unis, ils ne font qu'un.

De même, le rouge est séparé du tableau. Le tableau est ici, mais le rouge, il est ailleurs que dans le tableau, il est séparé de lui, ils ne font pas un, **ils sont deux choses distinctes.**

Il y a l'union et la séparation dans le langage, qui est libre, puisqu'on est libre d'affirmer ce que l'on veut, et puis il y a l'union et la séparation dans les choses, dans le réel, qui n'est pas libre, parce qu'elle ne dépend pas de ce qu'on dit.

La vérité et la fausseté, ce sont des rapports entre ces deux sortes d'unions et de séparations.

Et on voit bien pourquoi : on a dit que la vérité, c'est ce qui est, donc **dans le langage, on cherche à dire en unissant et en séparant, mais pour dire l'union ou la séparation qui est réelle, dans les choses.**

« Être dans le vrai, c'est penser que ce qui est séparé est séparé, et que ce qui est uni est uni. » Cette phrase dit le rapport entre le langage qui sépare et unit, et la séparation ou l'union dans les choses.

La parole vraie, c'est celle qui unit ce qui est uni : par exemple, « le tableau est noir ». Cette parole unit le noir avec le tableau. Or, le noir est uni au tableau, dans les choses-mêmes, donc c'est vrai. Ca c'est **la vérité de l'affirmation.**

La parole vraie, c'est aussi celle qui sépare ce qui est séparé : par exemple, « le tableau n'est pas rouge ». Cette parole sépare le rouge d'avec le tableau. Or, dans la réalité, le rouge est séparé du tableau, donc cette parole est vraie. **C'est la vérité de la négation.**

Maintenant, on comprend aussi ce que c'est que dire le faux. **La parole fautive, ce sera celle qui unit ce qui est séparé ou qui sépare ce qui est uni.**

L'affirmation « le tableau est rouge », unit le rouge au tableau, alors qu'ils sont séparés dans les choses. Donc, l'affirmation est fautive.

La négation « le tableau n'est pas noir », sépare le noir du tableau, alors qu'ils sont unis dans les choses. Donc la négation est fautive.

On voit que ce qui importe, c'est que la proposition unisse si c'est uni, sépare si c'est séparé. Donc **il y a l'union et la séparation dans le langage, et l'union et la séparation dans les**

choses, mais elles ne sont pas sur le même plan. Il y a d'abord l'union et la séparation dans les choses, et l'union et la séparation dans le langage vient après, et doit lui être conforme pour être vrai.

Cette **priorité** de l'union et de la séparation dans les choses, c'est ce que dit Aristote, quand il écrit : « Ce n'est pas parce que nous pensons d'une manière vraie que tu es blanc, que tu es blanc, mais c'est parce que tu es blanc, qu'en disant que tu l'es, nous disons la vérité. »

Ce n'est pas parce qu'on unit ou on sépare que ca l'est dans la réalité, c'est parce que c'est uni ou séparé dans la réalité qu'en unissant ou en séparant, on dit le vrai ou le faux.

Quand est-ce qu'on dit le vrai et quand est-ce qu'on dit le faux ?

« être dans le faux, c'est penser contrairement à la nature des objets »

Contrairement, parce qu'on unit ce qui est séparé, et on sépare ce qui est uni.

Être dans le vrai, alors c'est parler, non plus de manière contraire, mais de manière conforme à la nature des objets : unir l'uni, séparer le séparé.

Là, on touche du doigt ce que c'est que la vérité. **La vérité, c'est la conformité au réel. La fausseté, c'est la contradiction avec le réel.**

Une parole est vraie si elle est conforme à ce qui est, ou on peut dire encore, si elle est en adéquation avec ce qui est.

On a vu que **la vérité formelle n'est pas suffisante** : c'est la vérité comprise comme cohérence, comme validité logique. En dehors des sciences formelles, quand on prétend parler du réel, il faut certes respecter les lois de la logique pour dire le vrai, mais il faut plus que cela : il faut aussi que soit remplie **la condition de la vérité matérielle, et cette vérité matérielle, on vient de le voir, c'est l'adéquation, la conformité au réel.**

Depuis le début, on a cherché à définir la vérité en partant de la proposition. On s'est demandé, comment une proposition peut être vraie.

Maintenant, on peut se demander si seules des paroles peuvent être vraies. Après tout, est-ce qu'on ne fait que dire la vérité ?

En fait, **on ne fait pas que dire la vérité, une vérité on peut la penser. Donc, il n'y a pas que les paroles qui puissent être vraies ou fausses, il y a aussi les pensées.** Il y a des pensées vraies et des pensées fausses.

Des pensées, qu'est-ce que c'est ? C'est ce que l'on appelle des idées, ce que l'on appelle des concepts. Nos idées, nos concepts, peuvent être vrais ou faux.

Par exemple : on dit à quelqu'un qui nous surprend par son bon comportement « je m'étais fait une fausse idée de vous ».

Connaître quelque chose en général, c'est chercher à obtenir l'idée vraie de cette chose.

Par exemple, chercher à connaître la terre, c'est chercher à avoir l'idée vraie de la terre.

Celui qui pense que la terre est plate, il a une idée de la terre qui est fausse. Celui qui pense que la terre est ronde, il a une idée de la terre qui est vraie.

Maintenant, est-ce que **la vérité d'une idée, cela confirme notre définition de la vérité comme adéquation, comme conformité au réel ?**

Oui, parce que **une idée est fausse parce qu'elle ne correspond pas au réel, n'est pas conforme, n'est pas en adéquation avec la chose dont elle est l'idée.**

En étudiant la vérité de l'idée, on retrouve notre définition de la vérité comme adéquation. Saint Thomas, par exemple, peut écrire, dans sa *Somme Théologique* : « on définit la vérité par l'adéquation de l'intellect et de la chose ».

Pourquoi l'intellect ? Parce que **notre intellect forme des idées des choses évidemment, et qu'il forme des idées vraies quand il est en adéquation avec les choses.**

Maintenant, est-ce qu'on peut dire que seules les paroles et les idées peuvent être vraies ou fausses ? Non.

Il nous arrive souvent de dire des choses elles-mêmes qu'elles sont vraies ou fausses.

Par exemple : on peut dire d'une montre que c'est une fausse Rolex.

On peut dire de l'or que c'est du vrai or, ou bien que c'est seulement du plaqué or.

On peut dire à quelqu'un : « toi, tu es un vrai ami ».

Qu'est-ce que ça veut dire, ici, vérité et fausseté ? Est-ce que c'est être conforme, être en adéquation ?

Tout d'abord, **vérité, ici, cela signifie authenticité** : de l'or authentique, un ami authentique. **Fausseté, ici, cela signifie inauthenticité, cela signifie être factice.**

Mais qu'est-ce que c'est un ami vrai ? C'est **un ami qui est conforme avec ce que c'est qu'être un ami.** Le vrai or, c'est l'or qu'il est conforme avec ce que c'est qu'être de l'or. On peut dire que **le vrai ami, c'est l'ami qui est conforme à l'idée qu'on se fait de ce que doit être un ami.** C'est ça qu'on appelle un vrai ami. Si quelqu'un qu'on considère comme notre ami ne nous aide pas en cas de coup dur, il se comporte d'une manière qui n'est pas conforme à l'idée qu'on se fait de ce que c'est qu'un ami. Donc, on dira que c'est un faux ami.

Il y a bien une vérité et une fausseté des choses, en elles-mêmes, mais on retrouve encore cette idée de conformité, d'adéquation entre les idées et les choses.

Saint Thomas écrit : « on définit la vérité par l'adéquation de l'intellect et de la chose ».

Ce qu'on peut maintenant remarquer, c'est que **cette adéquation qu'est la vérité, elle fonctionne dans les deux sens. Elle peut être l'adéquation de l'idée à la chose, et alors on parle d'idée vraie. Mais ce peut être aussi l'adéquation de la chose à l'idée, et alors on parle d'une chose vraie.**

Même chose pour la fausseté, qu'on définira comme l'inadéquation, la non-conformité.

On peut donc récapituler le chemin parcouru en disant que ce qui peut être vrai, ce sont trois choses : des **paroles**, des **idées** et des **choses**.

Et que **la vérité est un rapport d'adéquation, de conformité, entre l'esprit et le monde, entre le sujet et l'objet, puisque les choses sont des objets dans le monde, et que les paroles et les idées sont dans l'esprit, formées par le sujet.**

Le court texte de Spinoza résume bien cet acquis concernant les trois objets de la vérité :

« La première signification donc de Vrai et de Faux semble avoir tiré son origine des récits ; et l'on a dit vrai un **récit** quand le fait raconté était réellement arrivé ; faux, quand le fait raconté n'était arrivé nulle part. Plus tard les Philosophes ont employé le mot pour désigner l'accord ou le non-accord d'une **idée** avec son objet ; ainsi, l'on appelle Idée Vraie celle qui montre une chose comme elle est en elle-même ; fausse celle qui montre une chose comme autrement qu'elle n'est en réalité. Les idées ne sont pas autre chose en effet que des récits ou des histoires de la nature dans l'esprit. Et **de là on en est venu à désigner de même par métaphore des choses inertes** ; ainsi quand nous disons de l'or vrai ou de l'or faux, comme si l'or qui nous est présenté racontait quelque chose sur lui-même, ce qui est ou n'est pas en lui. »

C. la vérité subjective comme appropriation.

Dans notre recherche d'une réponse à la question « qu'est-ce que la vérité ? », nous avons vu que plusieurs choses différentes pouvaient être dites vraies : des **paroles**, des **idées**, des **objets** extérieurs.

Il reste encore **un sens de la vérité dont on n'a pas rendu compte, c'est la vérité par laquelle on qualifie des personnes.**

Une personne peut être dite vraie, une autre peut-être dite fausse.

Quelqu'un de vrai, quelqu'un de faux.

Cette idée de vérité renvoie aux idées d'**authenticité**, de **sincérité** de la personne.

Et la fausseté renvoie à une **inauthenticité**, à un manque de sincérité, à une **hypocrisie** foncière.

On peut dire d'une personne qu'on l'apprécie parce que c'est un personne vraie, ou d'une personne qu'on ne l'apprécie pas car elle est fausse.

Qu'est-ce qu'on entend ici par vérité ou par fausseté ?

On passe à un autre sens de la vérité : **vérité, ici n'est plus un objet qui nous fait face : la vérité est ici quelque chose par laquelle on caractérise un sujet humain. Ce qui est en jeu dans ce sens de la vérité, c'est la possibilité d'une vérité qui soit subjective.**

Ca ne va pas de soi, car on identifie en général la vérité à l'objectivité.

Ce qui est vrai, c'est ce qui est vrai pour tout un chacun, c'est l'objectif.

Par exemple, si on considère que les propositions affirmées par les sciences sont vraies, elles doivent l'être pour tous. La science est une recherche d'objectivité.

Dans ces conditions, **est-ce que cela a un sens de parler de vérité subjective ?** Est-ce que quelque chose peut être simplement **vrai pour moi ?**

Le texte de **Kierkegaard** va nous aider à y voir plus clair.

Kierkegaard est un penseur danois du 19^{ème} siècle, un penseur chrétien qui cherche à penser **la vérité du christianisme**, et à **montrer qu'elle n'est pas d'abord une vérité objective, qu'on doit penser rationnellement, mais une vérité subjective, qu'on doit vivre avec passion.** (ca rejoint ce qu'on disait dans le cours sur la religion : pas une vérité de la raison, mais une vérité du cœur).

Kierkegaard n'a jamais de mots assez durs contre les faux chrétiens, ceux qui vont tous les jours à la messe, qui prient mais qui se comportent par ailleurs d'une manière totalement contraire aux commandements de la charité. Ce sont des chrétiens **hypocrites**, de **faux**

chrétiens. **Le problème, c'est alors de savoir comment on peut être vrai chrétien ou faux chrétien. Si le christianisme, c'est la vérité, et pour Kierkegaard, il l'est, comme peut on être faux alors qu'on est chrétien, donc qu'on est dans le vrai ? C'est paradoxal, et ca oblige à réfléchir sur la différence entre la vérité objective et la vérité subjective.**

Kierkegaard la pense en ayant en vue le christianisme, mais nous pouvons donner une portée beaucoup plus large à cette distinction en disant que la vérité à laquelle on se rapporte, ce peut être tout autre chose que le christianisme.

« Pour la réflexion objective, la vérité est quelque chose d'objectif, un objet, et il s'agit de faire abstraction du sujet ; pour la réflexion subjective, la vérité est l'appropriation, l'intériorité, la subjectivité, et il s'agit de s'approfondir en existant dans la subjectivité. (...) Quand on cherche la vérité d'une façon objective, on réfléchit objectivement sur la vérité comme sur un objet auquel le sujet connaissant se rapporte. On ne réfléchit pas sur le rapport, mais sur le fait que c'est la vérité, le vrai, à quoi on se rapporte. Quand ce à quoi on se rapporte est la vérité, le vrai, alors le sujet est la vérité. Quand on cherche la vérité de façon subjective, on réfléchit subjectivement sur le rapport de l'individu ; si seulement le comment de ce rapport est dans la vérité, alors l'individu est dans la vérité, même quand, ainsi, il a rapport avec le non-vrai. »

Kierkegaard distingue **deux sens de la vérité, la vérité objective et la vérité subjective.**

La vérité objective, c'est celle dont nous avons parlé jusqu'à présent : la vérité de notre connaissance, de nos idées, de nos paroles.

La vérité objective, c'est la vérité en tant qu'objet, objet que l'on cherche à connaître.

Pour la connaître, on cherche à faire abstraction du sujet. C'est-à-dire que connaître le vrai, c'est une recherche d'objectivité, on fait **abstraction de tout ce qu'il pourrait y avoir de subjectif dans nos idées des choses et dans nos jugements sur les choses.**

C'est vrai pour la connaissance scientifique : **le scientifique veut connaître la vérité objective, et pour cela il fait abstraction de sa subjectivité (sentiments, opinions...).** Quand le mathématicien, cherche un théorème, il ne doit pas être vrai pour lui, subjectivement, il doit être vrai pour tout un chacun, objectivement, abstraction faite du sujet qu'est le mathématicien.

De même, un sociologue qui cherche à connaître les représentations d'un groupe social déterminé, il doit faire abstraction de sa subjectivité, il ne doit pas dire quel sentiment, de sympathie ou d'antipathie il éprouve pour ce groupe, il doit l'étudier de manière objective, et c'est cette objectivité qu'on appelle la vérité.

Et **même dans une connaissance qui n'est pas scientifique**, une connaissance toute simple, comme la perception visuelle, je cherche à faire abstraction de ma subjectivité pour connaître la vérité. **Quand j'ouvre mes yeux, j'attends de ma vue qu'elle me montre les choses en leur vérité, telles qu'elles sont pour tout le monde, objectivement.** Donc si je suis myope, et que je vois les choses de manière floues, je ne dis pas que les choses sont floues : je sais que c'est un effet subjectif, et **j'en fais abstraction, pour ne considérer que les propriétés objectives des choses.**

Connaître la vérité, c'est donc faire abstraction de la subjectivité pour obtenir l'objectivité.

C'est le sens classique de la vérité, la vérité comme adéquation de mes idées aux choses.

Mais il y a aussi un autre sens de la vérité, plus subjectif, qui est la vérité pour moi. La manière dont je suis, moi, dans la vérité. Cette autre face de la vérité, c'est une vérité subjective.

Traditionnellement, on dit, « l'objectivité est la vérité ». Kierkegaard, lui, dit : « la subjectivité est la vérité ».

Qu'est-ce que c'est que cette vérité ?

Kierkegaard dit « la vérité est l'appropriation, l'intériorité, la subjectivité, et il s'agit de s'approfondir en existant dans la subjectivité ».

Appropriation de quoi au juste ? Eh bien de la vérité au sens objectif, celle dont on a des idées, celle dont on parle.

La vérité qui est un objet, la vérité qui est cette objectivité qui existe indépendamment de moi, je me rapporte à elle. La vérité subjective, cela consiste à s'approprier la vérité, s'approprier les contenus de nos idées et de nos paroles. Se les approprier, cela veut dire, reprendre leur contenu et en faire ce que l'on a de propre. Une appropriation, cela veut dire, faire de quelque chose ce qui m'est propre, ce en quoi je me reconnais, ce à quoi j'adhère. La vérité subjective, cela consiste à adhérer à une idée, de manière passionnée, en y mettant toute son âme, toute son énergie, toute sa pensée. Ça veut dire encore intérioriser la vérité. La vérité objective, c'est quelque chose d'extérieur à moi, que je cherche à connaître. La vérité subjective, cela consiste à reprendre cette vérité pour l'intérioriser, la ramener à l'intérieur de mon existence pour que j'existe d'après cette vérité, que je coïncide pleinement avec elle, que j'y adhère de toute mon âme, passionnément, de tout mon cœur, d'une manière qui implique mon sentiment, une vérité pour laquelle je serais prêt à donner ma vie. J'approfondis cette vérité en la faisant exister dans ma subjectivité. Voilà ce qu'est la vérité subjective.

L'exemple de Kierkegaard, c'est le christianisme, qui a ses yeux, est la vérité.

Réfléchir objectivement sur le christianisme, c'est ce que fait un théologien, c'est un rapport intellectuel à la vérité du christianisme qui est considérée comme une vérité objective, qui ne dépend pas de nous et qu'on doit simplement connaître de l'extérieur en étudiant les textes.

Mais tant qu'on en reste là, on n'est pas subjectivement vrai. Le christianisme n'est pas encore cette vérité pour nous, cette vérité pour laquelle on veut vivre et mourir.

Quelqu'un qui se rapporte objectivement à la vérité du christianisme, qui l'apprend par cœur, qui va tous les dimanches à la messe, qui communie et se confesse, mais **sans qu'il en tire des conséquences pour sa propre vie, c'est un faux chrétien, faux au sens de subjectivement faux, il n'est pas authentiquement chrétien car il ne s'est pas approprié la vérité de christianisme. Il a le dehors, l'extériorité du christianisme, il obéit au conformisme social, mais il n'est pas véritablement chrétien. Le christianisme est la vérité, mais il s'y rapporte de manière non-vraie, fausse, hypocrite.**

Le faux chrétien est le chrétien hypocrite, par exemple il dit croire à la vérité des Evangiles, qui disent qu'il est plus facile à un chameau de passer par un trou de souris qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu, mais il vit dans le luxe et refuse de se débarrasser de ses biens matériels.

Une vraie chrétienne, ça peut être par exemple sœur Emmanuelle qui abandonne tout en France pour aller vivre avec les enfants des bidonvilles du Caire.

Le vrai chrétien, c'est celui qui se rapporte à la vérité du christianisme de manière vraie, au sens de la vérité subjective : il est un croyant, il s'approprie la vérité du christianisme, il l'intériorise, il croit de toute son âme, il prie de manière passionnée, il prie de manière vraie, en étant habité par la foi en Dieu, en vivant dans l'amour de Dieu en se comportant toujours en chrétien, en pratiquant la charité au quotidien en s'efforçant d'exister toujours en chrétien. Que la société autour de lui soit chrétienne ou pas, il s'en fiche, il n'est pas chrétien par conformisme social. **Il s'approprie la vérité du christianisme, car il fait de cette vérité ce qu'il a de plus propre, de plus intérieur, de plus intime. Il approfondit cette vérité en existant en elle, en existant entièrement d'après cette vérité qu'est le christianisme. Il a trouvé dans le christianisme la vérité pour laquelle il veut vivre et mourir. Le christianisme n'est plus seulement vrai objectivement, il est vrai pour lui, il est sa vérité.**

« Quand on cherche la vérité d'une façon objective, on réfléchit objectivement sur la vérité comme sur un objet auquel le sujet connaissant se rapporte. On ne réfléchit pas sur le rapport, mais sur le fait que c'est la vérité, le vrai, à quoi on se rapporte. Quand ce à quoi on se rapporte est la vérité, le vrai, alors le sujet est la vérité. Quand on cherche la vérité de façon subjective, on réfléchit subjectivement sur le rapport de l'individu ; si seulement le comment de ce rapport est dans la vérité, alors l'individu est dans la vérité, même quand, ainsi, il a rapport avec le non-vrai. »

A partir de cet exemple du vrai et du faux chrétien, on peut voir la différence entre vérité objective et vérité subjective.

Kierkegaard, dit que **la vérité objective, c'est un contenu, un quoi : ce que je pense, ce que je dis.**

La vérité subjective, ce n'est pas un contenu, pas un quoi, c'est un rapport, c'est un comment : la question n'est plus, « **qu'est-ce que** je pense ? », mais **comment** je pense ce que je pense, est-ce que je le pense pour de vrai ou pas, la question n'est plus **ce que** je dis, mais **comment** je dis ce que je dis, est-ce que je le dis pour de vrai ou pas. Non pas seulement dire le vrai, mais le dire « pour de vrai ». **Dire pour de vrai, c'est la vérité subjective, dire le vrai, c'est la vérité objective.**

Quand on cherche objectivement la vérité, la vérité est un objet auquel le sujet connaissant se rapporte, mais ce rapport ne compte pas, tant que ce que je pense, le contenu de ma pensée, le quoi, est vrai, tant que ce que je dis, le contenu de mes paroles, le quoi, est vrai, alors que suis dans la vérité objective.

Si je pense le christianisme, je pense le vrai, c'est l'objet de ma connaissance, et donc je suis objectivement dans le vrai. **Pour la vérité objective, la manière donc on se comporte par rapport à cette vérité objective ne compte pas, on s'en fiche, car quand on cherche la vérité objective, on fait abstraction de la subjectivité, on ne cherche pas ce qui est vrai pour moi, mais pour tout un chacun, donc peu importe la manière dont on se rapporte à cette vérité, ce qui importe c'est son contenu, son quoi :** le contenu du christianisme par exemple, c'est-à-dire la création, la trinité, l'incarnation, la crucifixion, la transfiguration, la résurrection, etc.

Maintenant, **la vérité subjective exige autre chose, on l'a dit > elle exige l'appropriation, l'intériorisation du contenu de la vérité, de son quoi, pour qu'elle devienne ma vérité la plus propre.** Ici, on ne s'intéresse plus seulement au contenu de la vérité, au quoi, on s'intéresse à la manière dont le sujet se rapporte à cette vérité, on s'intéresse à **comment il se rapporte à la vérité, est-ce qu'il se l'approprie ou non ? On s'intéresse non plus au quoi,**

mais au comment, le comment de ce rapport subjectif, dit Kierkegaard. Et **pour qu'il y ait vérité subjective, il faut que ce rapport soit vrai, c'est-à-dire que le sujet s'approprie la vérité et en fasse sa vérité.**

Donc on le voit, **la vérité objective**, c'est une vérité qui est un **contenu**, un **quoi**, un **objet**.

La **vérité subjective**, c'est une vérité qui est un **rapport**, un **comment**, un **sujet** : **c'est une certaine manière pour le sujet de se rapporter au contenu de ses idées et de ses paroles en les assumant pleinement comme les siennes.**

Si la vérité subjective, c'est de se rapporter au contenu de la pensée, et que le contenu de la pensée, c'est la vérité objective, alors on a l'impression qu'en définitive, la vérité objective est plus fondamentale, et que la vérité subjective, elle vient seulement la compléter, c'est une sorte de supplément d'âme. **Non seulement je connais et je dis la vérité, mais en plus je me l'approprie et j'en fais ma vérité.**

Eh bien ce n'est pas vrai, et Kierkegaard l'affirme dans la toute dernière phrase du texte.

« si seulement le comment de ce rapport est dans la vérité, alors l'individu est dans la vérité, **même quand, ainsi, il a rapport avec le non-vrai.** »

On voit qu'en fait, **même quand le sujet se rapporte de manière vraie au non-vrai, il est subjectivement dans la vérité.** Cela veut dire que **la vérité objective et la vérité subjective sont indépendantes l'une de l'autre, et qu'elles ne sont pas subordonnées l'une à l'autre.**

On l'a vu, **quand on cherche à connaître la vérité objective, on fait abstraction de la subjectivité**, et donc du rapport subjectif au contenu de nos idées et de nos pensées. $2+2=4$ est vrai objectivement, pour tout un chacun et peu importe la manière subjective dont je me rapporte à ce contenu, cela n'y change rien.

Eh bien, c'est la même chose pour la vérité subjective. **Quand on cherche à connaître la vérité subjective, on doit faire totalement abstraction de l'objectivité, c'est-à-dire du caractère vrai ou faux du contenu de nos pensées et de nos paroles pour ne considérer que notre rapport subjectif à ce contenu de nos pensée et de nos paroles, et se demander comment il est, quel est le comment de ce rapport, est-ce qu'on s'y rapporte avec vérité ou pas**, c'est-à-dire, est-ce qu'on s'approprie le contenu, est-ce qu'on l'intériorise passionnément pour en faire ce pour quoi on veut vivre et mourir.

Peu importe que le contenu soit objectivement faux, subjectivement le rapport n'en est pas moins vrai. Kierkegaard donne l'exemple du vrai païen. Tout comme il y a des vrais chrétiens et des faux chrétiens. Il y a des vrais païens et de faux païens.

Kierkegaard est chrétien, donc pour lui, le christianisme est la vérité, et **donc le paganisme est le non-vrai, le faux.** Mais néanmoins, il reconnaît que **si objectivement, le paganisme est faux, subjectivement, le païen peut se rapporter de manière vraie à ce contenu qu'est le paganisme.** Quand un grec ou un romain prie Apollon en y mettant toute son âme, toute sa passion, en tremblant de peur devant la colère des dieux de l'Olympe, il est subjectivement dans la vérité. **Le comment de son rapport au paganisme est vrai et la fausseté du paganisme n'y change strictement rien.** Il s'est approprié le culte païen, il en a fait sa vérité la plus propre, celle pour laquelle il veut vivre et mourir. Ce païen est donc quelqu'un de vrai, pas quelqu'un de faux, même si ce à quoi il croit est faux.

Vérité subjective et vérité objective sont donc parfaitement indépendantes. Et aux yeux de Kierkegaard, **ce qui compte, c'est la vérité subjective**, et c'est pourquoi il a plus de respect pour le vrai païen que pour le faux chrétien, même si ce qu'il faut devenir en définitive, c'est un vrai chrétien.

On peut remplacer le christianisme par ce qu'on voudra, sinon l'analyse aurait peu d'intérêt : l'athéisme par exemple, ou bien d'autres religions, ou bien des convictions politiques comme le communisme, le socialisme, le libéralisme, le nationalisme, ou bien encore par une morale, comme l'hédonisme ou l'ascétisme, ou encore par des goûts esthétiques, ou bien n'importe quelle conviction que l'on voudra. **A chaque fois que l'on pense ou dit quelque chose, c'est un contenu, un quoi, dont on peut demander s'il est vrai objectivement, et on peut à chaque fois aussi demander comment on se rapporte à ce contenu, c'est-à-dire si on se l'approprie, si on est subjectivement dans le vrai ou pas.**

On a établi un nouveau sens de la vérité en plus du sens objectif, c'est **la vérité subjective**. Maintenant, on cherchait une définition de la vérité en général. Est-ce qu'on peut dépasser cette opposition pour donner une définition de la vérité en général ?

Il y a **la vérité formelle**, cohérence des propositions formelles de la logique et de mathématiques, c'est-à-dire **un certain rapport adéquat de ces propositions aux lois de la logique**.

Il y a **les vérités matérielles**, c'est le rapport d'adéquation entre une parole et une chose, entre l'idée d'une chose et la chose dont elle est l'idée, et entre la chose et l'idée de la chose, qui fait qu'il y a des paroles vraies, des idées vraies, et des choses vraies.

Ces deux premiers sens de la vérité, c'est **la vérité objective**.

La vérité subjective, c'est le rapport d'appropriation par le sujet du contenu de ses pensées et de ses paroles, par lequel il en fait ce qu'il a de plus propre, ce à quoi il adhère passionnément. Maintenant, on peut dire que **cette vérité, cela consiste, en s'appropriant un contenu dans notre existence subjective, à mettre toute notre existence en conformité, en adéquation avec nos pensées et nos paroles**. Le faux chrétien, il n'est pas en adéquation avec le christianisme qu'il professe, il est hypocrite. **Le vrai chrétien, lui est en pleine adéquation avec la vérité du christianisme, son rapport est une adhérence passionnée et complète**.

Qu'en conclure ?

Que dans les trois cas, **la vérité est un rapport**.

Mieux, **elle est un rapport d'adéquation**.

On peut donc conclure cette recherche d'une définition de la vérité en donnant cette définition la plus large possible, qui englobe en elles toutes les formes de vérité qu'on a étudié :

La vérité est le rapport d'adéquation, de conformité.

II. La connaissance de la vérité : la science

Chercher à connaître, c'est chercher la vérité. Si on cherche le faux, on ne cherche pas à connaître, on laisse libre cours à notre fantaisie. Et la connaissance ne peut être qu'un accès à la vérité. Si ma connaissance est fautive, alors c'est une fautive connaissance, ce n'est pas une connaissance. La connaissance, scientifique ou pas, se définit par la saisie de la vérité.

Questionner la vérité, c'est donc questionner la connaissance par laquelle nous accédons à elle.

a. La vérité-vérification : expérience et expérimentation.

Comment faire pour connaître la vérité ? Dans le domaine des sciences formelles, comme la logique ou les mathématiques, la vérité formelle et suffisante : si c'est cohérent, si on respecte les règles, on est dans le vrai. Seulement, ces sciences ne parlent pas de la réalité. La connaissance du réel suppose le passage à la vérité-adéquation. Elle concerne toutes les

sciences empiriques, qui ne sont pas formelles : physique, chimie, biologie, et toutes les sciences humaines. Mais **la connaissance ne se réduit pas aux sciences**. On sait beaucoup de choses que les sciences ne nous apprennent pas.

Exemple : je sais où se trouve le lycée, je sais qui sont les professeurs ici, je sais qui sont les élèves de terminale, etc. Ce n'est pas une opinion personnelle, c'est une vraie connaissance.

Comment on fait pour connaître le vrai ? Si on se souvient de ce qu'on a dit, il faut dire qu'une connaissance, ca consiste à penser quelque chose de vrai. La connaissance, elle est dans mon esprit, **c'est un esprit qui connaît les choses**. Maintenant, comment faire pour savoir quand je pense quelque chose, si c'est vrai ou pas ? Ma pensée sera vraie si elle est en adéquation avec le réel. Donc, **il faut comparer ma pensée avec le réel et voir si ca correspond**.

On a donc un accès au réel pour pouvoir constater cette adéquation. Autrement dit, pour pouvoir **vérifier ma pensée. Savoir si c'est vrai, c'est vérifier**.

Cet accès au réel, c'est l'expérience de nos sens. Ils nous fournissent des perceptions de la réalité sur laquelle se fonde la connaissance qu'on a des choses. C'est ce qu'on appelle **une connaissance empirique**, du grec, *emperia*, expérience.

Ex : la porte est bleue, je le sais, et je le sais parce que je le vois avec mes yeux, j'en ai l'expérience.

Vérifier, on le fait sans cesse pour connaître la vérité. **Vérifier, ca veut dire « voir si c'est vrai ou pas »**.

Comment faire pour vérifier ?

Si on me dit que derrière la porte il y a quelqu'un qui m'attend, comment vérifier si c'est vrai ? Je vais aller voir. Comment savoir la porte est bleue ou pas ? Je vérifie en regardant la porte.

Ca veut dire qu'on acquiert des connaissances en permanence. Notre rapport premier au monde, c'est la connaissance du réel, bien avant de faire des sciences.

Maintenant, qu'en est-il des sciences ? Les sciences formelles, elles n'ont pas besoin de l'expérience, on l'a dit, mais les sciences empiriques oui.

Les scientifiques ne sont pas des gens qui font des affirmations gratuites, sans démontrer qu'elles sont vraies. Eux-aussi, ils **doivent vérifier leur pensée**, regarder si c'est vrai. Avant qu'on sache si c'est vrai, c'est une hypothèse, mais il faut la vérifier. **Comment vérifier scientifiquement ? Par l'expérimentation**.

Prenons l'exemple de la physique. Les physiciens, ont besoin de l'expérience pour vérifier, pour donner des théories qui sont vraies, ils doivent confronter leurs hypothèses au réel.

Concevoir des expériences, c'est ce qu'on appelle la méthode expérimentale.

Le scientifique ne se contente pas d'observer la nature, il fait des expériences. Une **observation**, c'est quelque chose de **passif** : on laisse la nature agir et on regarde ce qui se passe.

L'expérience en physique, ce n'est pas ca. On ne reste pas passif : on est **actif, on va agir sur la nature pour produire des phénomènes naturels, par exemple dans un laboratoire**.

Le physicien construit lui-même **une expérience totalement artificielle, qui n'a jamais lieu dans la nature, et cette expérience aura une valeur de test. L'expérience teste l'hypothèse pour la vérifier. Cette expérience artificielle, qui est pensée, et conçue par le scientifique, c'est ce qu'on appelle une expérimentation**. En général, elle s'appuie sur un

lieu artificiel, un laboratoire, et des **objets artificiels**, comme des instruments d'observations, un microscope, ou des instruments de mesure, par exemple un thermomètre pour mesurer la température. Tout cela, c'est ce qu'on appelle **un dispositif expérimental**.

Comment fonctionne la méthode ?

La méthode fonctionne à la manière d'un **cycle**. C'est comme **un cercle** : elle revient à chaque fois à son point de départ.

1. Elle prend son point de départ dans **une observation**. C'est quelque chose de passif, souvent dû au hasard. Par hasard, on a observé un phénomène physique nouveau qu'on n'a pas réussi à expliquer.
2. L'observation lui donne l'idée d'**une hypothèse** pour expliquer le phénomène physique.
3. Il va ensuite concevoir **une expérimentation** : il se demande comment vérifier son hypothèse. Il cherche donc une expérimentation et un dispositif expérimental.
4. Quand c'est trouvé, **il fait l'expérience, donc il teste**, il vérifie son hypothèse.
5. **Il observe les résultats de l'expérience**. Si les résultats sont conformes à ce qu'il avait prédit : le test est positif, l'hypothèse est donc vérifiée, et elle n'est donc plus simplement une hypothèse, elle devient une théorie scientifique. Mais elle appelle ensuite d'autres hypothèses, car l'observation des résultats de l'expérience nous fournit des informations dont on ne disposait pas auparavant, et donc on repart au point un > cette nouvelle observation va donner l'idée d'une nouvelle hypothèse, etc. Si le test est négatif, l'hypothèse est invalidée, mais là aussi l'observation des résultats de l'expérience nous fournit des informations dont on ne disposait pas auparavant, et donc on repart au point un.

Prenons un exemple très simple : celui de **Galilée**, physicien du 17^{ème} siècle, initiateur de la révolution scientifique. Il s'est beaucoup intéressé à la chute des corps, entre autres choses.

1. **Observations** : il observe des objets différents lâché de la cathédrale de Padoue, il observe la manière dont ils chutent.
2. Ces observations lui font concevoir **une hypothèse** : la vitesse de la chute s'accélère uniformément.
3. Il va **concevoir une expérimentation**, totalement artificielle. Si la chute est verticale, elle est trop rapide pour être observée : il va donc la mettre presque à l'horizontale, pour la ralentir. Il construit lui-même **un dispositif instrumental** : à savoir, une bille de plomb placée sur un plan incliné où l'on a placé plusieurs clochettes à égale distance.
4. **Il fait le test** pour vérifier son hypothèse.
5. **Il observe le résultat**, qui est que l'intervalle entre les sonneries décroît ce qui valide l'hypothèse.
6. Le résultat appelle lui-même d'autres hypothèses, par exemple pour tenter de mesurer précisément cette accélération à partir d'une loi, ce qu'il fera, ça donnera ($v=1/2gt^2$) et donc d'autres tests, on repart au point un.

<http://www.curiosphere.tv/video-documentaire/36-culture-scientifique/103605-reportage-galilee-lexperience-des-plans-inclines>

Pour prétendre à l'objectivité, l'expérimentation doit être **reproductible** sur des échantillons différents, soit par le même individu à des moments différents, soit par des individus différents, pour assurer **la substituabilité des expérimentateurs**. Cela assure que ce n'est pas subjectif, et que cela ne concerne pas qu'un petit échantillon.

En droit, l'expérimentation doit pouvoir être reproduite par n'importe quel autre scientifique et on doit trouver le même résultat.

Ex : « l'eau bout à 100° ».

Je sais que c'est objectif car peu importe la personne qui fait bouillir l'eau, et peu importe de quelle eau il s'agit. Je peux mettre de l'*Evian*, ça ne changera rien.

Mais ça pose des problèmes, cet usage de l'expérience par les sciences, on va voir lequel : **l'induction**.

b. Le problème de l'induction.

Le problème, c'est celui de la connaissance universelle. La connaissance naturelle qu'on obtient à travers l'expérience de nos sens ne pose pas vraiment de problème car elle porte sur le singulier ou le particulier dont j'ai l'expérience.

J'ai l'expérience d'une porte bleue, ça me permet de m'assurer de la vérité d'une connaissance disant que cette porte est bleue. Simplement, ça porte sur le singulier.

Ce que je vois et j'entends me donne des informations sur les élèves de votre classe : c'est particulier (quelques).

Mais les sciences visent elles à connaître le singulier ou le particulier ? Non, **les sciences formulent des lois, c'est-à-dire une connaissance de l'universel.**

Ex : « l'eau bout à 100° »

Cette phrase ne porte pas sur l'eau de ma casserole, ni pour quelques eaux. Elle vaut universellement, pour toute eau qui a existé, qui existe et qui existera ! Elle vaut pour toute eau. Or, est-ce que j'ai une expérience de l'universel ? Jamais !

L'expérience porte sur un objet, ou des objets, mais jamais sur tous les objets !

Il est impossible d'avoir l'expérience de toute eau possible.

Ca vaut pour **l'expérimentation scientifique : on teste une hypothèse universelle, mais avec une expérience sur un cas particulier.** Du coup, qu'est ce qui me permet de vérifier une loi universelle ? S'il fallait vérifier la loi « l'eau bout à 100° » sur toute eau de l'univers, ça prendrait une infinité de temps et donc la loi ne serait jamais vérifiée.

C'est le **problème de l'induction**. Pour comprendre cela, il faut partir de la déduction.

La déduction, c'est ce qu'on a vu avec la logique et les mathématiques : on part de principes et on en déduit les conséquences, c'est cela démontrer.

On part de l'universel, et on déduit le particulier.

Ex : tous les A sont B

Or quelques C sont A

Donc quelques C sont B.

Les sciences empiriques veulent faire la même chose en énonçant leurs lois.

C'est ce qu'on appelle **une explication nomologique-déductive**. *Nomos*, c'est la loi.

Ca veut dire que **les sciences expliquent les phénomènes particuliers en les déduisant à partir d'une loi universelle.**

Ex : on constate un fait dans la nature qu'on veut expliquer : « la pression d'un gaz a augmenté ».

Expliquer ce fait, c'est le déduire à partir d'une loi scientifique, la loi de Boyle : « La pression de tout gaz varie en fonction inverse de son volume ». Enoncé universel, qui vaut pour tout gaz possible.

- loi de Boyle : « La pression de tout gaz varie en fonction inverse de son volume ».
- Le volume de ce gaz a bien diminué.
- Donc la pression de ce gaz a augmenté.

- L'eau bout à 100°
- Ceci est de l'eau à 100°
- L'eau bout.

Ca explique le fait uniquement si la loi est vraie. Le problème, c'est comment savoir si elle est vraie, comment la vérifier.

C'est le problème de l'induction.

L'induction procède à l'inverse de la déduction. La déduction consiste à déduire le particulier à partir de l'universel. L'induction consiste à induire l'universel à partir du particulier.

Ex : on a expérimenté avec Galilée que le corps physique, la bille de plomb A, sa chute s'accélère. On a répété l'expérimentation sur plusieurs autres billes, B, C, D, etc...

Donc, la chute de tout corps s'accélère.

Simplement, qu'est-ce qui justifie logiquement ce passage du particulier à l'universel ? Rien.

La logique nous apprend **qu'on peut déduire le particulier de l'universel, car le particulier est contenu dans l'universel, mais on ne peut pas conclure l'universel du particulier.**

- Un A est B
- Un autre A est B
- Un troisième A est B
- Donc, tous les A sont B.

Ce raisonnement n'est pas valide. L'induction n'est pas fondée.

Du coup, on ne voit pas ce qui nous permet d'énoncer des hypothèses qui soient de vraies lois scientifiques.

C'est **Hume**, philosophe écossais du 18^{ème} siècle, qui a montré ce problème dans son *Enquête sur l'entendement humain*.

Il montre que **l'induction, c'est en fait un produit de l'habitude, de la coutume**. On a vu dans le passé que ça s'est toujours passé comme ça, et du coup, on projette cela dans l'avenir en disant que ça se passera toujours de la même manière.

Pourquoi je pense que le soleil se lèvera demain ? Parce que tous les matins, jusqu'à présent, il s'est levé. J'en pris l'habitude, du coup ça me semble évident qu'il se lèvera tous les matins.

C'est très utile d'un point de vue pratique l'induction. On n'arrête pas de penser comme ça, en généralisant. Comment on sait que le feu brûle ? On se brûle une fois quand on est petit, et ça nous suffit pour ne pas re-essayer : mais l'enfant ne se dit pas, c'est seulement cette flamme qui brûle, donc les autres ne brûlent pas : il fait une induction et se dit que le feu, ça brûle.

Du coup, il ne va plus toucher le feu et ne se brûlera plus. C'est donc très pratique : un homme qui n'aurait pas cette faculté d'induction répéterait sans cesse les mêmes erreurs, il ne progresserait jamais.

Simplement, **ce n'est pas parce que c'est utile pratiquement que ça a une valeur théorique.**

L'induction permet de trouver des règles d'action, comme « ne touche pas le feu si ne veut pas être brûlé », **des règles qui marchent, mais pas des lois qui sont vraies.**

Le problème, c'est qu'on n'est jamais certain de ne jamais trouver un contre-exemple qui nous donnera tort. Il n'y a rien qui permet de l'exclure.

C'est un problème qu'on sent bien quand on dit qu'il ne faut pas généraliser.

Ex : j'ai prêté mon scooter à un arabe, il me l'a volé. Donc, tous les arabes sont des voleurs.

C'est une induction. On voit bien le problème ici.

Ma femme est idiote, donc toutes les femmes sont idiotes.

Le problème, c'est qu'on fait exactement cela quand on trouve des lois scientifiques et qu'on prétend les vérifier par expérimentation. On généralise à partir de cas particuliers.

Russell (mathématicien et philosophe gallois xxe siècle) expose ce problème dans les *Problèmes de philosophie*, en donnant l'exemple de **la dinde de Noël**. La dinde que le fermier nourrit tous les soirs croit qu'il en sera ainsi toute sa vie, et pourtant, le soir de Noël, il vient non pour la nourrir, mais pour lui tordre le cou. C'est une induction qui lui a coûté la vie, car si elle avait fui, elle ne serait pas morte.

On peut reformuler le problème en disant qu'**un exemple ne prouve rien. Il corrobore seulement. Une affirmation universelle, comme l'est une loi, est corroborée par les expérimentations, mais elle n'est pas vérifiée, elle n'est pas prouvée.**

Du coup, comment faire ? Le résultat, c'est qu'**aucune loi scientifique n'est certaine, elle est seulement probable.** Comment faire pour être certain de quelque chose ?

c. Réfutation et vérissimilarité.

En fait, on peut remarquer que **l'expérience n'est pas source de certitude quand elle donne un exemple. Mais l'expérience peut aussi donner des contre-exemples.**

Est-ce que ça nous donne des certitudes ?

Ex : Tous les chats détestent l'eau.

Si je vois un chat qui s'enfuit quand je lui jette quelques gouttes d'eau, ça corrobore mon hypothèse, mais ça ne la prouve pas, car je parle de tous les chats, pas seulement de celui qui est face à moi.

Par contre, si je trouve une fois un chat qui aime l'eau, ce sera un contre-exemple. Ça existe : les chats du lac de Van, en Arménie, aiment l'eau, et ils y nagent.

De combien de contre-exemples ai-je besoin pour réfuter mon affirmation ?

Un seul suffit.

On n'a jamais l'expérience de l'universel, qui permettrait de vérifier une loi, mais on a l'expérience du singulier qui peut réfuter la loi.

Donc, **on a bien une source de certitude dans l'expérience : on est certain que c'est faux.**

On n'est jamais certain de la vérité, mais on est certain de la fausseté.

L'expérimentation en science ne permet donc jamais d'établir qu'une hypothèse est vraie, mais elle permet d'établir qu'une hypothèse est fausse. C'est déjà beaucoup !

Ca veut dire que **la science ne peut pas vérifier ses théories, elle peut seulement les réfuter, ou comme on dit aussi, les falsifier, c'est-à-dire montrer qu'elles sont fausses.**

C'est la grande idée du philosophe **Karl Popper**, dans *Conjectures et réfutations*.
Cf. Texte.

L'idée, c'est qu'on n'a pas d'abord l'expérimentation, et ensuite des théories, trouvées par induction.

On a d'abord des théories, et ensuite l'expérimentation intervient pour les réfuter en faisant voir un contre-exemple.

Si on arrive à la réfuter, alors l'hypothèse est invalidée, est sortie du domaine de la science car on est certain qu'elle est fausse.

Si on n'arrive pas encore à la réfuter, alors **l'hypothèse est retenue comme scientifiquement valide**. Ca ne veut pas dire qu'elle est vraie, car on ne peut pas la vérifier, ca veut dire que pour le moment, c'est la meilleure théorie que les scientifiques ont trouvés, mais peut-être un jour elle sera réfutée.

L'idée, c'est donc que **la connaissance scientifique n'est pas certaine, elle est conjecturale, elle est faite d'hypothèses qui sont acceptées provisoirement tant qu'on n'a pas trouvé mieux. Les sciences ne sont donc pas du tout certaines, elles ne sont pas vraies, elles sont seulement scientifiquement valides.**

L'idée, c'est aussi celle du progrès scientifique. L'histoire des sciences montre que les sciences progressent. Mais il ne faut pas croire que c'est cumulatif, comme des pièces d'or qu'on rajouterait à un trésor. Ce ne sont pas des connaissances certaines qui viendraient s'empiler. Ce sont des conjectures, des inventions des scientifiques qui sont ensuite soumises à des tentatives de réfutation par l'expérimentation.

Le progrès scientifique ne se fait pas par accumulation, mais par réfutation. Galilée réfute la physique d'Aristote, la terre n'est pas immobile au centre de l'univers. Kepler réfute Galilée, le mouvement des planètes ne décrit pas un cercle parfait, ce sont des ellipses, Newton réfute les théories en place grâce à sa physique, et Einstein fait la même chose : la théorie de la relativité réfute la théorie alors admise d'un espace absolu et d'un temps absolu, ils sont toujours relatifs à un référentiel. Est-ce que cela veut dire que la théorie de la relativité est certaine, est une vérité définitive est que la physique est achevée ? Ca paraît hautement improbable, dans les siècles à venir, on élaborera des hypothèses meilleures, mais pour l'instant, la théorie de la relativité est la meilleure, à notre époque, elle est la conjecture, l'hypothèse, qui résiste le mieux pour l'instant. Elle est ce qu'on appelle la science, à notre époque, c'est scientifiquement valide.

La science progresse donc, non pas en découvrant la vérité, mais en apprenant de ses erreurs grâce à l'expérimentation.

Est-ce que ca veut dire que la vérité est totalement abandonnée ? Pas tout à fait. A partir du moment où on réfute des hypothèses qu'on tenait pour vraies, on se rapproche un peu plus du vrai : **le progrès scientifique tend à l'infini vers la vérité sans jamais l'atteindre.**

Les théories scientifiques ne sont pas vraies, mais elles s'approchent un peu plus à chaque fois de la vérité. C'est ce qu'il appelle la **vérisimilarité, l'approximation de la vérité**. La vérisimilarité s'accroît à chaque fois.

Problème : **est-ce que cette solution au problème de l'induction ne dévalorise pas les sciences en en faisant quelque chose de provisoire et de réfutable ?**

Est-ce que ce n'est pas mieux d'être irréfutable, absolument certain, que d'être réfutable ?

Pour Popper, non ! **Ce n'est pas dévaloriser les sciences que de dire qu'elles sont réfutables, c'est même tout le contraire.**

Le fait qu'elles acceptent la possibilité d'être **réfutées**, c'est justement ce qui fait **la force des sciences, leur grandeur, leur rationalité.**

Car la plupart des discours refusent la réfutation.

Ex : les **religions**. Elles posent des dogmes comme des vérités absolues et refusent toute possibilité de réfutation.

➤ Dieu existe, ce n'est pas réfutable.

Même chose pour **les idéologies**. On a des **convictions politiques** et on n'accepte pas qu'elles puissent être réfutées.

Les **communistes** : ils ne considèrent pas l'effondrement de l'URSS comme une réfutation de leur doctrine, ils se débrouillent pour dire que l'URSS, ce n'était pas du vrai communisme ; mais que si on faisait du vrai communisme, alors là ça marcherait.

Même chose pour ceux qui défendent le **libéralisme** économique : face aux inégalités économiques terribles, à la pauvreté, à la crise financière mondiale que l'on connaît, ils refusent de se considérer comme réfutés, ils disent que c'est parce qu'on n'a pas été assez libéral justement, qu'il y a une crise.

Quel discours a l'honnêteté d'accepter d'être réfuté ? Le discours scientifique, c'est ça qui fait sa grandeur, sa force, et surtout sa possibilité de progresser, alors qu'une religion ou une idéologie politique ne progresse pas.

Être réfutable, c'est donc une force, et c'est ça qui permet de distinguer la vraie science des fausses sciences.

Ex de fausses sciences : astrologie, ou certaines formes de psychologie.

Pour Popper, **plus un énoncé est réfutable, plus il est intéressant.**

En fait, **plus on donne des informations précises, moins la vérité de l'énoncé est probable, et plus il est facile à réfuter.**

Et inversement : **si on dit des choses vagues, alors la vérité de l'énoncé est certaine ou presque, et c'est irréfutable, mais pas intéressant du tout.**

Ex : vous avez des parents.

En disant ça, je ne prends aucun risque, c'est vrai à 100%, c'est irréfutable.

Mais du coup, est-ce que c'est intéressant ? Non, ça n'a aucune valeur informative. C'est très pauvre.

Pseudo-science > la **graphologie**, étude de l'écriture de manière psychologique. On va étudier la manière dont vous formez les lettres pour déterminer votre personnalité.

On va dire, vous êtes généreux, anxieux, etc.

Mais c'est **vague**, pas précis du tout : à quel niveau on est généreux ou pas, anxieux ou pas ? Ce n'est pas quantifiable. Du coup, comme **c'est vague, ce n'est pas réfutable, on trouvera toujours en vous quelque chose d'anxieux ou de généreux.**

Ce n'est pas réfutable mais ce n'est pas une force : c'est justement que l'information qu'on prétend trouver est pauvre, sans intérêt.

Mais le graphologue ne déterminera jamais le sexe de la personne, car ca c'est précis et donc c'est réfutable !

La science, au contraire, fait des énoncés très précis, donc très réfutables. Et c'est justement le fait que ca ne soit pas réfuté qui est fort. Ex : on prédit qu'une comète va s'écraser sur terre à tel endroit précis. On donne une information précise, et il suffit qu'elle s'écrase ailleurs pour que ce soit réfuté. **Le scientifique prend le risque d'être réfuté, alors que le graphologue, non.**

Autre ex de pseudo science : l'astrologie.

Extrait d'un horoscope du mensuel féminin *Biba* :

« Vie professionnelle : il faudra accepter quelques remaniements dans le fonctionnement général ».

Un énoncé **vague, imprécis** : « quelques », « remaniements », « fonctionnement général ».

Des termes vagues qui peuvent désigner tout et n'importe quoi.

Du coup, **qu'est-ce qui pourrait réfuter cette prédiction ? Rien !**

Quoi qui se passe dans ma vie professionnelle, ca ne réfutera jamais cet horoscope.

On voit bien là en quoi le fait d'être irréfutable est une faiblesse, pas une force.

Autre ex : **la théorie d'Adler en psychanalyse.** Une théorie selon laquelle **les comportements des hommes doivent être expliqués par des complexes.**

Ex : Adler dit que son patient est victime **d'un complexe d'infériorité.**

Le problème, c'est que ca permet de **tout expliquer**, donc ce n'est pas réfutable.

Ex : un enfant à côté d'une piscine. Il ne sait pas nager.

Je peux le pousser à l'eau pour le noyer, ou alors sauter à l'eau et sacrifier ma vie pour sauver cet enfant.

Si je le pousse à l'eau, Adler dira que cela prouve que j'ai un complexe d'infériorité : c'est ce complexe d'infériorité qui fait naître en moi le besoin de me prouver à moi-même que je peux oser commettre un crime.

Si je prends le risque de sacrifier ma vie pour sauver un enfant, alors c'est que le complexe d'infériorité fait naître en moi le besoin de me prouver à moi-même que je peux sauver un enfant.

Dans les deux cas, on voit une preuve, une confirmation de la théorie. En fait, **quoi que je fasse, Adler verra une preuve du fait que j'ai un complexe d'infériorité. Ce n'est donc pas réfutable. Donc ce n'est pas scientifique et ce n'est pas pertinent.**

Ca vaut aussi pour la psychanalyse freudienne, on le verra.

C'est **une théorie qui explique tout et si ca explique tout, alors ca n'explique rien.** Ce n'est pas scientifique.

Un **scientifique**, au contraire, il prescrit quelque chose de précis à la réalité, et si ca n'arrive pas, il se considère comme réfuté.

Ex : Einstein > la théorie de la relativité est réfutable.

Exemple : la relativité générale d'Einstein prédisait que les rayons lumineux qui viennent des étoiles devaient être déviés par le soleil. On n'avait jamais pensé à regarder ça avant la relativité générale et ensuite on ne l'avait jamais vérifié parce qu'on ne peut pas voir les étoiles en même temps que le soleil. La théorie de la relativité générale avait donc une implication empirique pas encore vérifiée et qui prenait le risque de se révéler fausse le jour où on pourrait la vérifier : elle prédisait un phénomène. La théorie n'avait pas été forgée *a posteriori* pour expliquer des phénomènes déjà connus et observés. **L'éclipse de 1919 a permis d'observer cette déviation des rayons lumineux issus d'étoiles lointaines**, ce qui a été considéré comme une importante confirmation de l'ensemble des hypothèses rassemblées dans la théorie de la relativité générale et a amené un grand nombre de physiciens de l'époque à accorder leur confiance à cette théorie.

Mais en définitive, **la science n'est jamais vraie, elle est seulement valide.** Du coup, la notion de vérité n'est pas vraiment pertinente pour penser la connaissance scientifique.

Conclusion : Quel est le domaine de la vérité, si ce n'est plus la science ?

Là où la vérité gardera toujours sa valeur, ce n'est pas dans le domaine des sciences, c'est dans le domaine de la morale : la vérité que l'on dit à autrui. La vérité qui s'oppose au mensonge, à la volonté de tromper les autres. C'est **la vérité au sens de la véracité.**

Cf. **Kant** : le mensonge procède d'une maxime qui n'est pas universalisable : la parole est détruite dès lors qu'on universalise le mensonge. La morale est donc bien une exigence inconditionnelle de vérité.